Document generated on 04/28/2024 8:50 p.m.

**Liberté**

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

# La comédie du comprendre

## Philippe Sollers, *La divine comédie. Entretiens avec Benoît Chantre*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000, 461 p.

Christian Lacombe

Volume 44, Number 3 (257), September 2002

URI: https://id.erudit.org/iderudit/32995ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lacombe, C. (2002). Review of [La comédie du comprendre / Philippe Sollers, *La divine comédie. Entretiens avec Benoît Chantre*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000, 461 p.] *Liberté*, *44*(3), 196–200.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# La comédie du comprendre

Christian Lacombe

Philippe Sollers, ***La divine comédie. Entretiens avec Benoît Chantre,*** Paris, Desclée de Brouwer, 2000, 461 p.

Le questionnement de *La divine comédie* dans lequel se sont engagés Philippe Sollers et Benoît Chantre réussit, il faut bien le dire, ce que l'on n'attendait plus, une reconquête du phénomène fondamental de la grande œuvre de Dante. Celle-ci s'était perdue, recouverte par les avatars de multiples écoles littéraires. Jusqu'à ce jour, de nombreuses interprétations de *La divine comédie* avaient été menées, de manière épistémique, voire noétique. Dans ces lectures, la compréhension était ciblée et présupposait que chaque lecteur savait de quoi il était question. Or, cela n'était pas si sûr, et ça ne l'est pas davantage aujourd'hui... C'est ainsi que l'œuvre de Dante, selon les époques, était classée tantôt comme une somme théologique, tantôt comme une expérience poétique. Bref, selon la tendance, le poème était ramené à telle ou telle communauté. Il a fallu attendre la

nouvelle traduction et présentation de Jacqueline Risset pour que s'engage une lecture qui se distingue essentiellement des interprétations précédentes. « C'est l'insistance du "je", sa présence intensément concrète, corporelle, qui guide en quelque sorte le chemin d'une lecture Moderne [1] ».

Jaqueline Risset aurait-elle été la Béatrice de Benoît Chantre et Philippe Sollers dans cet entretien ? Cette pensée est plaisante, et en tous cas, la voix se poursuit :

> Dante est présent dans mon existence, à chaque instant, mais pas sous la forme de l'érudition ou bien de la compénétration représentative de ce qu'il me dit. Ce qu'il me dit, c'est quelque chose dont je vois que cela s'applique immédiatement dans mon temps [2].

La lecture de *La divine comédie* n'a rien de subsidiaire. La compréhension suit ici l'intuition de Heidegger, selon laquelle celle-ci renferme toujours une part de soi, une application à soi. La clé de lecture de cet entretien original est, peut-être, que la compréhension et l'application forment un tout indissociable. Comprendre, dans cet entretien, semble vouloir dire appliquer un sens à notre situation, s'y entendre à quelque chose. Benoît Chantre et Philippe Sollers font entendre à travers ce dialogue, que le sens d'un texte dépasse toujours son auteur et son époque. Il est bien naturel que l'esprit d'un texte se produise à chaque fois selon des guises différentes, selon des époques et des individus. Mais, à partir du moment où une compréhension est

---

[1] Dante Alighieri, *La divine comédie. L'enfer*, trad. de l'italien par J. Risset, Paris, Flammarion, 1992, p. 9.

[2] Philippe Sollers, *La divine comédie*, p. 25.

aiguillée par des questions, celle-ci n'est plus seulement un acte reproducteur, comme ont bien voulu nous faire croire de nombreuses lectures de *La divine comédie* au XIX^e^ siècle. La volonté de comprendre un texte ne se réduit pas à un processus épistémique indifférent, qui se jouerait entre les points fixes d'un sujet et d'un objet. Elle procède plutôt de l'inquiétude fondamentale de la relation entre ce qui doit être compris et l'attitude de celui qui comprend, la recherche de quelque chose qui le concerne dans sa propre existence, la recherche du sens. Cette opération de la pensée peut être vue comme une sédimentation qui se réalise par le travail silencieux de l'histoire, non pas occasionnellement, mais toujours. Ainsi, la lecture est attitude productive, non pas un progrès, mais une compréhension autre. À la lecture de *La divine comédie* de Chantre et Sollers, nous nous apercevons très vite que ce n'est pas que la subjectivité autonome de chacun des lecteurs qui apparaît dans cet entretien, mais bien davantage des interventions, une insertion dans un événement – le texte de Dante – dans lequel se médiatisent le passé et le présent. Appréhender un texte du passé, c'est savoir le traduire pour notre situation présente, à la manière d'un dévoilement de sens, résultant d'une compréhension qui se produit à la faveur du *travail de l'histoire* (*Wirkungsgeschichte*). Pourquoi retient-on telle œuvre du passé plutôt que telle autre, sinon parce qu'elle est plus parlante, plus déterminante pour notre histoire ?

*Trasumanar, encieler, énamourer* – avec ses néologismes, Dante s'attaquait à la fixation que la pensée philosophique traditionnelle faisait sur l'énoncé prédicatif. La logique de l'énoncé prédicatif propre à la philosophie

occidentale est purement théorique, c'est-à-dire qu'elle fait abstraction de tout ce qu'il ne dit pas, de tout le *vouloir-dire* présent dans chaque énoncé. En créant ces mots, ces néologismes, « pour outrepasser l'humain », comme le dit Risset, Dante montre que chaque phrase, chaque terme est envisagé dans son contexte motivationnel, là où chacun tire toute sa pertinence, c'est-à-dire dans un dialogue. Un texte, un discours, ne peut pas être réduit à une simple saisie intellectuelle d'un état de fait objectif par un sujet. D'ailleurs, un énoncé pur existe-t-il ? Cela relève bien plutôt d'une appartenance à un dialogue, à partir duquel ce qui se dit fait sens et cohérence. Le néologisme amène le lecteur à participer, celui-ci cherche à entendre ce qui se dit à travers le mot ou en épiphanie. L'ambiguïté des textes résidant souvent dans la confusion du sens propre et du sens figuré, le néologisme favorise une lecture en parallèle des passages difficiles avec les éléments plus limpides. Bien que cela puisse paraître paradoxal, ces mots d'inventions aident à ne pas voir dans un texte que le jeu rhétorique, les tropes et autres figures de style. Par eux, par la recherche de sens qu'ils imposent, nous voyons que l'on a bel et bien affaire à une présence humaine, à une réflexion qui témoigne d'un travail de la pensée consacré au verbe. La pensée originaire prend la forme d'un langage intérieur purement intellectuel, non encore sensible ou matériel. Le mot, une fois matérialisé, mis en langue, lorsque nous l'entendons ou le lisons, il est clair que ce n'est pas d'abord sa configuration sensible que nous cherchons à comprendre, mais bien la rationalité qui s'incarne en lui, de manière imparfaite évidemment. D'où la nécessité de transcender le langage exprimé, sensible, si l'on veut parvenir au verbe humain, au *vouloir-dire* intérieur. Le concept en tant que signe est une traduction

approximative de la pensée intérieure, il invite à poursuivre le dialogue si l'on veut envisager la conception dans son ensemble. *Trasumanar, énamourer, encièler,* chacun de ces mot est bien plus une constellation qui se met en scène grâce à eux, plutôt que le sens logique d'un énoncé. La recherche d'un terme et la compréhension qui correspond au *vouloir-dire* est un élément *processuel.* Tout énoncé ne constitue qu'un extrait du dialogue dont vit la langue. Fixer la pensée sur l'énoncé logique équivaut à amputer le langage de sa dimension première, celle de l'inscription de tout discours dans un dialogue qui le précède autant qu'il le dépasse. L'identité d'essence entre la pensée et le signe concret ne se produit à peu près jamais dans un texte ou un discours. Cependant, le mot amené à la matérialité est le témoignage d'une réponse à une question. Les néologismes de Dante sont de bons exemples pour montrer que la concentration logicienne sur la proposition fait abstraction du caractère de réponse propre à tous les mots.

Au cours du dialogue entre Chantre et Sollers, il nous est montré qu'il n'y a pas d'origine absolue de sens en général, mais qu'en se tenant au texte, à la référence réelle, le sens tient à la visée. Le langage sensible, concret, ne possède pas de forme bien définie, puisqu'il ne procède pas d'une perception claire et évidente. Il est plutôt quelque chose qui se laisse former à l'infini. Ce que l'on comprend, ce n'est pas le mot prononcé, écrit, mais le terme désigné, ce qui a voulu être dit. Le mot écrit ou prononcé n'en donne qu'un aspect, mais n'épuise pas la totalité de la chose. C'est peut-être ce qui fait qu'un texte tel que *La divine comédie,* datant de sept siècles est non seulement lisible, mais transposable entièrement dans le réel incorporé.